

Partenariats autochtones pour le savoir et la recherche sociale dans le nord

Harvey Feit

Merci beaucoup. J'ai hâte de connaître les résultats de la recherche que vient de nous décrire Malcolm sur le contrôle du poids chez les ours polaires! Je suis également conscient que je suis pratiquement le seul obstacle qui vous sépare des apéritifs et du dîner. Je vous demande cependant d'être patients.

Introduction

Mon exposé portera sur deux questions. Je tenterai d'abord de montrer qu'une bonne part des recherches en sciences sociales, en sciences humaines et en sciences de la santé réalisées dans le Nord jusqu'à maintenant n'ont peut-être pas très bien répondu aux besoins ni aux intérêts des habitants du Nord, que l'on a traditionnellement considérés à la fois comme des sujets de recherche et comme les bénéficiaires potentiels de ces recherches. Je parlerai ensuite de certains progrès mondiaux récents dans la recherche en sciences humaines qui commencent à modifier la façon dont les chercheurs comprennent et appliquent la recherche en sciences sociales. Ces changements mènent à des types de progrès très semblables à ceux qui sont nécessaires pour répondre aux préoccupations et aux attentes des habitants du Nord. Je ne vais pas résumer des recherches et des réalisations ou des échecs politiques particuliers. Je ne vais pas non plus parler des progrès récents qui ouvrent de nouvelles avenues. D'autres chercheurs du Nord et du Sud qui participent à ce congrès sont mieux qualifiés que moi pour le faire, et il me tarde de les entendre pour en apprendre davantage à ce sujet. J'ai préparé une courte bibliographie qui comprend plusieurs résultats de recherches récentes.

Une interprétation de différents points de vue

La recherche sur les peuples autochtones du Nord a donné lieu à une activité professionnelle intense au cours des trois dernières décennies seulement. Toutefois, la recherche organisée remonte au moins à la fin du siècle dernier, et les explorateurs non autochtones, les missionnaires, les administrateurs et les commerçants ont écrit au sujet des coutumes autochtones depuis les premiers contacts européens avec ces peuples. Depuis quelques années, de plus en plus de personnes d'origine autochtone entreprennent des recherches, en tant que savants et praticiens de la recherche appliquée. Les communautés et les organisations régionales du Nord ont maintenant leur mot à dire quant aux recherches qui peuvent être effectuées dans leur village et sur leurs terres. Cependant, je ne crois pas que ce soit là tout ce que l'on souhaite ou tout ce qu'il faut faire.

Jusqu'à tout récemment, la plupart des recherches étaient planifiées et dirigées et les constatations rédigées par et pour des non-Autochtones, même si elles concernaient officiellement les peuples du Nord et visaient soi-disant leur bien. Par conséquent, nombre d'entre elles ont été initialement modelées par des questions pratiques et conceptuelles considérées importantes par les Euro-Canadiens, sans pour autant être pertinentes pour les habitants du Nord. En fait, ces préoccupations et orientations sont généralement systématiquement différentes de celles des habitants du Nord et n'ont souvent pas de rapport avec leurs conditions de vie ni avec leurs attentes. Les problèmes de recherche et les analyses ont été modelés par des thèmes et des intérêts omniprésents dans l'économie et l'administration politique nationales du Canada, qui façonnent aussi les politiques du gouvernement et le développement économique. Les problèmes de recherche et les analyses ont également été conçus en fonction des types d'informations jugés nécessaires et pertinents à ces intérêts.

Étant donné l'omniprésence de ces différences et d'autres différences, les recherches en sciences humaines réalisées dans le Nord jusqu'à maintenant n'ont généralement pas très bien servi les habitants du Nord, si je les ai bien compris. Cette situation est en partie attribuable à l'insuffisance de leur participation aux recherches entreprises. Ces dernières n'ont donc pas aussi bien répondu à leurs priorités de la manière qu'elles l'auraient dû. Au dire des habitants du Nord, il arrive souvent que les résultats des recherches ne soient pas retournés aux communautés.

De plus, une bonne part des recherches entreprises par des chercheurs du Sud au Nord supposent une base de connaissances supérieure, qui ne reflète pas toujours exactement les conditions locales. Par exemple, il n'y a pas si longtemps que l'on entreprend, partout dans le monde, des recherches pratiques détaillées sur l'avenir des sociétés de petite taille dans des régions relativement isolées qui se livrent à la chasse d'animaux sauvages pour leur subsistance ainsi qu'à des activités axées sur le marché. L'une des questions les plus complexes, les plus importantes et les moins bien comprises auxquelles font face les habitants du Nord, les décideurs et les chercheurs concerne les efforts visant la survie des modes de vie uniques et en évolution de nombreux peuples autochtones du Nord. Si les résultats de ces efforts sont imprévisibles, le savoir et l'expérience des peuples du Nord quant au maintien de leur mode de vie distinctif durant les dernières décennies sont aussi riches que tous les ouvrages qui existent dans le monde à ce

sujet. C'est pourquoi le savoir local et les résultats des recherches comparatives provenant d'autres régions du globe joueront un rôle crucial dans le maintien de l'autonomie locale. Les chercheurs peuvent donc mettre à contribution les connaissances venant d'ailleurs, mais les habitants du Nord sont experts à augmenter ce savoir et à l'appliquer dans leur région.

Vous vous demandez sans doute si je n'exagère pas la mesure dans laquelle les chercheurs, les décideurs et les administrateurs canadiens du Sud sont guidés par les hypothèses et les valeurs eurocentriques contemporaines. Je tiens à souligner que des changements très importants sont survenus au cours des dix dernières années (certains sont cités dans les références figurant sur ma liste bibliographique). Beaucoup de chercheurs qui travaillent dans le Nord aujourd'hui cherchent vraiment à travailler dans l'intérêt des habitants du Nord et, en pratique, y arrivent. Souvent, cependant, ils ne répondent pas aux besoins et aux attentes des peuples autochtones. Ce n'est pas que les chercheurs ne changent pas, mais nos traditions sont profondément ancrées. Il est beaucoup plus difficile de travailler sans présumer qu'on connaît mieux que les autres la nature du problème à investiguer ou les résultats possibles des processus en cours.

Les Autochtones eux-mêmes éprouvent de nouveaux doutes quant à leur capacité collective et individuelle de sauvegarder leur mode de vie, compte tenu des problèmes et des menaces qu'il leur faut maintenant affronter. Beaucoup de dirigeants autochtones se retrouvent maintenant devant des choix dont les résultats sont incertains et qui peuvent changer l'avenir de leur peuple.

La recherche en sciences humaines dans le Nord représente donc un domaine où il est primordial de continuer à répondre aux attentes et aux demandes de plus en plus grandes à l'égard de recherches entreprises à l'initiative des habitants du Nord, réalisées dans les communautés et dirigées par des habitants du Nord. Au besoin, et probablement souvent, ces recherches seront réalisées dans le cadre de partenariats égalitaires avec des chercheurs et des établissements du Sud. Elles permettront ainsi davantage d'atteindre les objectifs complexes et stimulants que visent les peuples autochtones.

Les progrès récents dans les recherches en sciences sociales

Il est intéressant de constater que les sciences sociales, les sciences de la santé et les sciences humaines traversent elles-mêmes une période de réorientation et de réévaluation. À cause des processus en jeu dans la mondialisation, la science de pointe n'est plus l'apanage des centres urbains de l'Occident. Des travaux importants sont réalisés dans des centres répartis à travers le monde. Les méthodes d'acquisition du savoir s'en trouvent ainsi diversifiées. Les chercheurs en sciences sociales au Japon, en Chine, dans le monde arabe, en Russie et dans les Indes orientales, entre autres, apportent une nouvelle perspective aux études internationales en sciences sociales. Ces progrès mondiaux viennent compléter les attentes des habitants du Nord à

l'égard des chercheurs et leur donnent un nouvel élan, parce qu'ils changent la compréhension qu'ont les chercheurs des différents processus.

Les changements survenus au cours des dix dernières années dans les études en sciences humaines comportent de nombreuses facettes. On prend de plus en plus conscience que les perspectives à partir desquelles s'est développé le savoir occidental, ses questions, sa formulation, son langage, ses méthodologies, sa diffusion et son application, constituent seulement un ensemble de pratiques, de normes et de visions de ce que devrait être la recherche en sciences humaines; et, quelque valable et productif qu'en ait été le cadre de travail, rien ne nous justifie de prétendre que ce soit le seul moyen d'acquérir des connaissances valables et applicables, ou même le seul savoir à mériter le nom de science. En réalité, c'est se montrer dogmatique que de prétendre posséder le moyen exclusif d'acquérir des connaissances valables et fiables, parce que cela n'a jamais pu être prouvé. C'est également une prétention manifestement erronée. Je m'empresse d'ajouter que, loin de rejeter les réalisations de la tradition occidentale, je mets en doute, comme d'autres l'ont fait récemment, ses prétentions à l'exclusivité. Je m'empresse également d'ajouter qu'il existe évidemment de bonnes raisons d'évaluer d'un oeil critique toutes les prétentions au savoir et de rejeter tout type d'idée se réclamant du savoir qui n'a pas été analysé ou qui a été mal étudié. Rien ne nous justifie cependant de ne pas reconnaître la valeur et la pertinence d'autres systèmes de connaissances pures ou pratiques élaborés par d'autres peuples et d'autres sociétés. Que l'on s'intéresse à l'histoire, aux régimes de santé, aux problèmes sociaux, à la gestion de la faune ou à la philosophie, on reconnaît de plus en plus dans chacun de ces domaines qu'il y a d'importantes leçons à tirer d'autres traditions du savoir systématique, à partir des traditions orales, des pratiques sociales locales et de ce que l'on appelle communément le savoir autochtone.

Par ailleurs, de plus en plus de chercheurs en sciences sociales critiquent les hypothèses épistémologiques de la recherche et de l'analyse en sciences sociales concernant les processus qui nous amènent à connaître le sujet de notre recherche. On souligne que la plupart des rapports de recherche en sciences sociales sont rédigés par un savant ou un auteur qui ne semble pas prendre part au compte rendu du processus de recherche, qui adopte un point de vue objectif isolé, comme si l'identité du chercheur n'influe pas sur ce qui a été examiné, mis en doute, fait, observé ou conclu. Nous écrivons souvent comme si le chercheur n'avait pas d'abord obtenu les données et nombre de points de vue auprès des personnes en chair et en os sur qui portait la recherche. C'est-à-dire que nous avons tendance à écrire comme si nous étudions les personnes uniquement en tant que sujets de recherche, comme si elles n'exerçaient aucune influence sur ce qui a été examiné, mis en doute, fait, observé ou conclu. Nous parlons rarement de la collaboration entre le chercheur et les «sujets de sa recherche» durant le processus de recherche. Pourtant, c'est exactement ce qui se produit, à différents degrés, dans toute recherche en sciences humaines.

Depuis dix ans, les chercheurs en sciences humaines ne se contentent plus d'appliquer sans se poser de question les principes institutionnalisés régissant la conduite de recherches. Ils commencent à réfléchir aux véritables processus en jeu dans la recherche et à écrire à ce sujet.

Ces chercheurs ont presque tous constaté que le processus de recherche lui-même nous engage dans des relations sociales décisives qui soumettent les participants et les chercheurs à des processus de communication et d'interaction critiques pour les résultats de la recherche. Les résultats sont donc profondément influencés par l'identité du chercheur et celle des participants. Il ne s'agit pas d'une déclaration politique en soi. Dans le monde entier, beaucoup de chercheurs en sciences sociales reconnaissent maintenant que cette description du processus d'acquisition de connaissances reposant sur la recherche avec d'autres êtres humains est plus honnête sur le plan intellectuel et plus adéquate sur le plan analytique. Nous avons souvent considéré que la recherche en sciences sociales devait suivre le modèle des sciences exactes, mais une compréhension renouvelée de ce modèle nous apprend qu'il ne convient pas. On commence à avoir une compréhension beaucoup plus riche et socialement plus adéquate de la recherche en tant que processus social.

Nous apprenons petit à petit à effectuer des recherches en sciences humaines en comprenant mieux ce que font vraiment les chercheurs. La recherche en sciences sociales est beaucoup plus complexe que ce qu'on a prétendu, et pourtant, elle ressemble bien davantage à la vie de tous les jours. Le secret, c'est de comprendre à quel point la recherche en sciences humaines lie de façon décisive le chercheur et les sujets de ses recherches, dans un processus social où tous communiquent à partir du même fondement épistémologique. Dans la recherche en sciences humaines, il n'existe aucune position distincte à partir de laquelle le chercheur peut observer ses sujets. Des informations, des données et la compréhension se dégagent de la communication entre chercheurs et participants. Même dans le cadre de recherches relativement structurées, le chercheur tire des leçons de l'interaction avec les intervenants dans des contextes sociaux quotidiens et complexes, et il écrit à la lumière de cette expérience.

C'est ainsi que les chercheurs en sciences humaines ont été sensibilisés au fait que, sur les plans méthodologique et épistémologique, toute la recherche en sciences sociales est un projet axé sur la collaboration, qu'on le reconnaisse ou non. Par le passé, nous ne l'avons généralement pas suffisamment reconnu. Nous apprenons maintenant peu à peu à créer des formes de recherche appropriées, avec la participation des personnes avec qui nous travaillons, afin de faire reposer nos recherches sur des fondements plus adéquats et moins catégoriques. Nous visons ainsi à obtenir des résultats analytiques plus solides et à produire des recherches plus utiles et plus acceptables.

Ces progrès dans le domaine des sciences humaines ont de profondes incidences sur la façon dont devraient être effectuées les recherches dans ce domaine dans le Nord. Beaucoup de ces incidences sont parallèles aux attentes exprimées par les habitants du Nord et les complètent.

Des exemples : Autres temps, autres méthodes

Il serait peut-être opportun de souligner comment certaines de ces questions se sont clarifiées dans mon esprit lorsque j'ai repensé à mes propres expériences de recherche. Dans le

cadre de mon premier emploi en recherche, j'ai travaillé pendant l'été comme assistant de recherche au sein d'une importante équipe de recherche universitaire qui terminait une étude pluriannuelle sur les changements sociaux survenus dans les communautés autochtones du Nord à la fin des années soixante. Je devais réviser le traitement des réponses reçues de plus de 300 Cris de la baie James, qui avaient chacun rempli un volumineux questionnaire comprenant quelque 225 questions. Il fallait faire cette révision parce qu'au premier examen des résultats, beaucoup de réponses avaient paru incohérentes aux chercheurs, et ceux-ci ne savaient pas au juste ce que ces résultats signifiaient. On a d'abord présumé que les catégories dans lesquelles avaient été classées les réponses n'avaient pas été bien établies. Ma tâche de jeune étudiant diplômé consistait à clarifier les questions qui avaient été posées en parlant avec des chercheurs plus expérimentés, puis d'établir des catégories claires pour classer les réponses. Après plusieurs mois de travail, j'ai été incapable, à ma grande consternation, de faire correspondre les réponses aux catégories dans lesquelles les chercheurs avaient voulu poser des questions, sauf pour les questions qui demandaient des données factuelles très simples.

Les chercheurs avaient voulu connaître les réactions de ces personnes aux changements socio-économiques qui se produisaient dans leur vie et comprendre de quelle façon ces changements modifiaient leurs valeurs. Les chercheurs plus chevronnés avaient vécu des mois dans ces communautés durant les années précédentes afin d'y faire des études particulières. Ils étaient revenus à l'université rédiger ensemble le questionnaire, puis avaient passé des mois à l'administrer dans le Nord. En réexaminant les questions et les réponses, il est devenu manifeste que les réponses étaient logiques, lorsque nous eûmes constaté que les questions elles-mêmes pouvaient être comprises de multiples façons, très différentes de l'intention des chercheurs. Ce fut un choc de prendre conscience que les réponses n'étaient pas faciles à interpréter parce que les questions n'avaient pas été faciles à interpréter par les répondants. L'enquête avait échoué, tant sur le plan de la recherche que sur celui de la communication. En fin de compte, la plupart des données de l'enquête, sauf les plus factuelles, ont été abandonnées et n'ont pas été utilisées.

Cette expérience a eu l'heureuse conséquence de m'inciter à faire de la recherche ethnographique dans le Nord, et j'ai passé plus d'un an dans une communauté du Nord pour ma recherche de doctorat. Celle-ci comportait une étude des traditions de chasse cries. Des Cris m'ont aidé à consigner des données très quantitatives sur les territoires et les méthodes de chasse ainsi que des informations sur la connaissance qu'ont les Cris de la terre, de la faune, de la spiritualité et de leurs méthodes de chasse.

Au milieu des années soixante-dix, lorsque j'ai participé au comité qui a mis sur pied le Comité de recherche sur la récolte autochtone de la Baie James et du Nord Québécois, les temps avaient commencé à changer, et la recherche était réalisée conjointement par les organisations indigènes et les gouvernements. C'est ainsi que des Cris travaillaient dans le Sud et dans le Nord, aux côtés d'employés du gouvernement et de chercheurs universitaires. Conseillée par le personnel cri, l'équipe de recherche a conçu une façon d'élaborer le premier questionnaire pour cette recherche. Il s'agissait d'une enquête surtout factuelle, mais complexe, sur les récoltes de gibier. La méthode d'enquête faisait appel à la rédaction initiale du questionnaire par des

statisticiens et des experts en sondages non autochtones, ainsi que par du personnel administratif cri et du personnel cri de recherche sur le terrain, travaillant tous sur un pied d'égalité. Le questionnaire a ensuite été mis à l'essai et révisé en trois étapes, soit la mise à l'essai au sein du personnel de recherche, la mise à l'essai parmi les dirigeants communautaires cris et enfin, des essais sur le terrain en bonne et due forme. À chaque étape, le personnel et les répondants cris ont relevé des problèmes d'ambiguïté, de traduction et d'imprécision, et les révisions pertinentes ont été apportées. Au total, environ 10 personnes, soit 7 Cris et 3 Euro-Canadiens, ont passé près de deux mois à élaborer le questionnaire. Après que ce dernier eut été utilisé avec succès durant la première année de la recherche pour interviewer des chasseurs actifs de la communauté, le processus d'apprentissage s'est poursuivi. Durant les années subséquentes, le questionnaire a fait l'objet d'importantes révisions.

Cette recherche collective reposait sur un processus complexe de conception faisant appel à des communications toujours plus vastes et nombreuses entre les chercheurs autochtones et non-autochtones ainsi qu'entre eux et d'autres membres des communautés cries. Au bout du compte, tous les chercheurs ont dû apprendre à comprendre les concepts complexes cris de la propriété du gibier, des relations sociales, des saisons et de la temporalité. Il fallait comprendre les concepts de la propriété pour pouvoir demander «combien d'animaux avez-vous tués l'année dernière?» de manière à ce que les animaux ne soient pas comptés deux fois, par exemple, par le chasseur qui avait été le premier à découvrir les signes de leur présence, par les chasseurs qui avaient été les premiers à les voir, les premiers à les frapper, par celui qui avait porté le coup fatal, par ceux qui avaient ramassé le gibier, ceux qui l'avaient reçu en cadeau, ceux qui l'avaient écorché et dépecé, ceux qui en avaient distribué des morceaux, ou ceux qui avaient donné un traitement rituel aux os ou avaient remercié les esprits. Il fallait comprendre les relations sociales des Cris pour s'assurer que les chefs de ménage ne comptent pas les prises qui seraient également signalées par d'autres personnes (par exemple, les enfants qui chassaient de façon indépendante, les enfants pris en charge ou les visiteurs). Pareillement, il était essentiel que tout le monde soit compté et que personne ne soit oublié par les personnes désignées comme les chefs de ménage. Nous avons également dû adapter aux concepts temporels des Cris les périodes saisonnières et le cycle annuel auxquels nos questions faisaient référence.

Ainsi, même pour la collecte de données très factuelles, les chercheurs ont dû s'initier à des relations sociales compliquées et s'y retrouver dans des données sociales complexes. Ils leur a fallu apprendre comment poser leurs questions et les modifier pour les adapter aux conceptions et aux pratiques des Cris afin de s'assurer que les informations issues du processus bilatéral d'interview soient complètes et claires. Pour cela, ils ont dû adopter un processus complexe de recherche conjointe faisant appel aux chercheurs de la communauté et à ceux du Sud.

Les leçons et réflexions personnelles

Les chercheurs reconnaissent de plus en plus les processus sociaux au coeur de toute recherche efficace en sciences humaines, qu'elle porte sur le nombre de prises, sur des questions

médicales, sur la collecte de traditions orales et d'histoires, sur la gestion de la faune ou sur l'évaluation des impacts.

Les processus sont plus complexes dans les recherches portant sur un domaine moins étroitement circonscrit. En relisant les notes et les données que j'avais recueillies au cours de travaux ethnographiques prolongés sur le terrain, de 1968 à 1970, puis au milieu des années quatre-vingt, j'ai commencé à me rendre compte, avec beaucoup plus d'acuité qu'alors, à quel point ma recherche était influencée non seulement par les personnes que j'avais interviewées, mais également par les nombreux Cris que j'appelais «mes assistants». Les Cris d'âge moyen qui faisaient office de traducteurs, d'enquêteurs et de chercheurs ont traduit en cri et révisé quotidiennement la liste provisoire de questions d'entrevue que j'avais dressée à mes débuts en recherche pour en faire des questions qui atteindraient leurs buts. À partir de cette reformulation et des réponses que permettait d'obtenir ce questionnaire, j'ai appris comment poser des questions sur la chasse, la vie personnelle et la spiritualité dans la culture crie. Durant ce processus, j'ai également pris connaissance des idées et du savoir cris dans chacun de ces domaines.

Le phénomène qui se produisait allait cependant beaucoup plus loin que la traduction. Les quelques Cris avec lesquels j'ai collaboré de près m'ont suggéré des sujets sur lesquels m'instruire, des questions à poser et des personnes avec qui m'entretenir sur des sujets particuliers. Leurs conseils ont été très efficaces et ont accéléré mon apprentissage. Toutefois, je n'avais pas entièrement pris conscience à l'époque que leur vision du déroulement d'une recherche était aussi développée que la mienne et que leur vision du champ de la recherche était encore plus large que je n'aurais osé l'espérer. Ce que j'ignorais au départ, c'est que ces personnes étaient déjà depuis longtemps habituées à expliquer aux étrangers le mode de vie des Cris et à les aider à «découvrir» le monde crie. Certains avaient déjà travaillé comme interprètes et assistants des premiers fonctionnaires du ministère des Affaires indiennes, ou des traiteurs de pelleteries. D'autres avaient travaillé pour d'autres chercheurs et pour divers Blancs ou touristes. Mes «assistants» avaient donc manifestement des compétences et des plans très définis quant à la façon de réaliser des recherches sur la chasse chez les Cris. Ils ne se sont pas contentés de traduire et d'aider, ils ont très certainement influé sur l'évolution de la recherche, les sujets couverts et les perspectives étudiées. Ils ne se sont pas opposés à ce que je voulais faire, bien au contraire; ils m'appuyaient fortement parce que selon eux, il fallait informer un plus grand nombre d'étrangers sur les pratiques des Cris concernant la chasse et la terre. C'était pour eux une façon d'y arriver.

Je dois avouer que je ne me rendais pas suffisamment compte alors de la diversité et de l'ampleur de leurs compétences pour la recherche. Aussi, je ne leur ai jamais vraiment demandé leur avis directement et systématiquement sur la façon d'effectuer ma recherche. Toutefois, leurs suggestions et les diverses informations qu'ils m'ont données ont permis d'élargir ma recherche pour inclure les éléments qu'ils jugeaient nécessaires et ceux que j'avais moi-même prévu de couvrir. L'accent sur le savoir spirituel et sur les incidences de l'histoire sur les décisions prises aujourd'hui leur est attribuable. C'est seulement aujourd'hui, longtemps après, que je peux voir que la recherche issue de ces mois de collaboration était une combinaison de ce que j'avais voulu

faire et des éléments qu'ils jugeaient essentiels. Cela saute aux yeux lorsqu'on lit mon carnet et mes données de terrain. On y constate une similitude manifeste entre ce que disaient mes assistants sur les pratiques de chasse cries et les données que nous avons pu recueillir ensemble auprès de toute la communauté. Je m'empresse cependant d'ajouter que j'ai eu recours à suffisamment d'assistants et que j'ai participé directement à tant d'activités quotidiennes avec différentes familles que la recherche n'a pas été influencée ou contrôlée par un Cri ou deux seulement. Je n'ai pas moi-même exercé un contrôle exclusif. La contribution des collaborateurs cris était vitale et a beaucoup amélioré ma recherche.

Il n'y a rien de surprenant à cela. Si l'on collabore étroitement avec des personnes pendant de nombreux mois, semaines ou années, et si les relations sont empreintes de respect et ne sont pas marquées par l'autorité, ainsi que doivent l'être les relations personnelles dans les communautés cries, il est inévitable que des collègues modèlent ensemble leur travail. Il faut signaler que ce n'est pas ainsi que les chercheurs en sciences humaines ont appris à voir le processus de recherche et, en général, ce n'est pas ainsi qu'ils ont écrit sur ce sujet.

C'est ainsi que j'en suis venu peu à peu à me rendre compte que dans la réalité et dans la pratique, je n'avais pas seulement des «assistants» de recherche cris, mais je faisais partie d'une équipe de recherche sur les pratiques de chasse des Cries. C'était effectivement le cas, même si je n'en avais pas vraiment pris conscience à l'époque. Même si j'ai donné de l'argent à certains participants cris, le partenariat complexe dans lequel nous étions engagés n'en a nullement été affaibli; cela n'a pas fait des Cries des employés n'ayant aucun mot à dire. Cela n'a réduit en rien mon obligation professionnelle de reconnaître les contributions intellectuelles et savantes des collaborateurs et des participants locaux. Si j'ai apporté au projet certains types de connaissances spécialisées, mes collaborateurs cris y ont contribué d'autres types de connaissances tout aussi spécialisées. Nous avons collaboré dans le respect de nos compétences mutuelles, et nous avons recueilli des données à partir du même fondement épistémologique, même si, dans ces circonstances particulières, j'étais la personne qui avait le temps et les compétences nécessaires pour rédiger les résultats et les publier dans le Sud.

Ces processus sont largement admis aujourd'hui, dans le domaine de la recherche en sciences humaines. Toute recherche, peu importe sa forme et son ampleur, s'inscrit dans des processus sociaux qui mettent en jeu le «chercheur», ses «collaborateurs» et les «sujets» dans une activité conjointe. Les chercheurs en sciences sociales admettent que toute recherche dans ce domaine est fondamentalement un processus axé sur la collaboration qui peut se dérouler en toute sincérité lorsque l'on reconnaît cet aspect et qu'on y accorde de l'importance.

En conclusion : le savoir autochtone

L'émergence de paradigmes de recherche conjointe pouvant plus facilement répondre aux attentes des habitants des régions nordiques du Canada est une caractéristique de ces changements. Les types de reconnaissance et de changements que veulent les habitants du Nord

dans le déroulement des recherches sont tout à fait conformes à l'évolution de la recherche en sciences sociales à l'échelle mondiale. Si, par sa nature même, la recherche en sciences humaines est axée sur la collaboration, plusieurs activités sont essentielles :

- les chercheurs doivent reconnaître la contribution des collaborateurs de la communauté, des répondants et des autres participants;
- la recherche doit être conçue et élaborée de manière à incorporer entièrement les visions locales du déroulement de la recherche et des buts qu'elle devrait viser;
- les résultats de la recherche doivent appartenir aux chercheurs et aux participants, et ils doivent être contrôlés par eux;
- les résultats de la recherche doivent être intégralement transmis aux communautés; et
- la contribution du savoir traditionnel doit être reconnue et mise en valeur.

Ces paradigmes de recherche sont maintenant en cours d'élaboration dans le Nord. Certaines des initiatives les plus importantes se déroulent dans cette région. À certains égards très importants, les études en sciences humaines réalisées dans le Nord se trouvent donc non seulement à répondre aux changements dans les attentes locales, mais aux changements mondiaux sur lesquels elles peuvent s'appuyer.

De plus, il est maintenant possible pour la recherche en sciences humaines dans le Nord d'être à la fine pointe de ces changements de paradigmes mondiaux dans ce domaine. Ces changements en sont encore à leurs débuts, mais ils mènent à de nouvelles formes de recherche conjointe qui peuvent apporter une contribution essentielle à la recherche, tant à l'échelle internationale qu'au Canada.

Les chercheurs, les décideurs et les Canadiens en général doivent reconnaître le savoir «traditionnel». C'est là un thème qui se dégage constamment de ces commentaires. Pour cela, il ne faut pas se contenter d'incorporer à la science occidentale des éléments épars du savoir des aînés. Il faut reconnaître deux changements fondamentaux par rapport à nos hypothèses antérieures.

Tout d'abord, nous devons reconnaître systématiquement que, dans les communautés du Nord, des systèmes de connaissances non «occidentaux», distincts et très riches continuent de survivre. Cela suppose que le nombre de chercheurs autochtones du Nord et leurs compétences continueront d'aller en augmentant et que, ce faisant, ils exerceront une influence et un contrôle plus grands sur la recherche dans le Nord. Nous pouvons également prévoir qu'ils adopteront certains modèles de recherche euro-canadiens, tout en développant des formes de savoir indigènes et en en faisant la promotion. Ces divers modèles seront probablement réunis dans de

nouveaux modèles de recherche, dont certains feront appel à la collaboration avec les chercheurs du Sud, tandis que d'autres excluront les chercheurs et les établissements du Sud.

Ensuite, nous devons reconnaître que toute recherche en sciences humaines, peu importe l'auteur, est inévitablement une entreprise sociale faisant appel à la collaboration entre les chercheurs en cause et les sujets de recherche. Le processus de recherche devrait en tenir compte totalement en faisant toujours appel à la collaboration des personnes qui travaillent au projet de recherche et de celles sur qui porte ce dernier. Les mesures législatives et les codes de déontologie en cours d'élaboration sur la recherche en sciences sociales dans le Nord viennent répondre partiellement à cet objectif. Il faudra toutefois élaborer sur le terrain des processus entièrement axés sur la collaboration. Cette analyse suppose que les changements ne doivent pas être apportés uniquement par les législateurs et les organisations politiques. Les chercheurs eux-mêmes ont l'obligation de tenir compte des processus de collaboration et de les favoriser s'ils veulent reconnaître honnêtement le fondement intellectuel et moral de la recherche en sciences sociales. Tant les chercheurs que les sujets de leurs recherches trouveront que c'est un moyen plus honnête et plus fructueux de poursuivre ce qui a été amorcé.

Enfin, la population et les décideurs doivent mieux connaître ces changements, qui contribuent substantiellement à nous faire considérer les Autochtones comme nos égaux, qui possèdent et partagent tout un bagage de sagesse culturelle, distincte des réalisations du monde «occidental», mais tout aussi valable. On pourra y arriver si les chercheurs en sciences sociales reconnaissent cette réalité.

Lectures suggérées

Adams, W. Peter, *Education, Research, Information Systems and the North*, Ottawa, Association universitaire canadienne d'études nordiques, 1987, 362 p.

Alia, Valerie (dir.), *Round Table on Aboriginal Peoples and Humanities Scholarship*, Ottawa, Fédération canadienne des études humaines, 1992, 25 p.

Apparadurai, Arjun, «Global Ethnoscapes: Notes and Queries for a Transnational Anthropology», dans Richard G. Fox (dir.), *Recapturing Anthropology*, Santa Fe, School of American Research Press, 1991, p. 191-210.

AUCEN, *Social Science in the North: Communicating Northern Values*, Ottawa, Association universitaire canadienne d'études nordiques, Occ. Publ., n° 9, 1984, 83 p.

Castellano, Marlene, «Indian Participation in Health Policy Development: Implications for Adult Education», *Canadian Journal of Native Studies*, n° 2, 1982, p. 113-128.

Clifford, James, «Introduction: Partial Truths», dans J. Clifford et George E. Marcus (dir.), *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, Univ. of California Press, 1986, p. 1-26.

Colorado, Pam, «Bridging Native and Western Science», *Convergence*, n° 21, 1988, p. 49-72.

Commission canadienne des affaires polaires, *Moving the Indigenous Knowledge Agenda Ahead: A Workshop*, Commission canadienne des affaires polaires, Les rapports Polaris, Ottawa, 1993, 17 p.

Cruikshank, Julie, «Telling About Culture: Changing Traditions in Subarctic Anthropology», *The Northern Review*, n° 1, 1988, p. 27-39.

Elzinga, A. (dir.), *Changing Trends in Antarctic Research*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1993.

Freeman, M.M.R., et L. N. Carbyn, (dir.), *Traditional Knowledge and Renewable Resource Management*, Edmonton, Boreal Institute for Northern Studies, Occ. Publ. n° 23, 1988.

Groupe d'étude sur les musées et les Premières nations, *Turning the Page: Forging New Partnerships Between Museums and First Peoples*, Ottawa, Association des musées canadiens et Assemblée des premières nations, 1992.

Ignace, Ron, George Speck et Renee Taylor, «Some Native Perspectives on Anthropology and Public Policy», dans Noel Dyck et James B. Waldrum (dir.), *Anthropology, Public Policy and Native Peoples in Canada*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1993, p. 166-191.

Inglis, Julian T. (dir.), *Traditional Ecological Knowledge: Concepts and Cases*, Ottawa, Programme international sur le savoir écologique traditionnel (Musée canadien de la nature) et Centre de recherches pour le développement international, 1993, 142 p.

Johnson, Martha, *Lore: Capturing Traditional Environmental Knowledge*, Hay River, Institut culturel déné et Centre de recherches pour le développement international, 1992, 190 p.

Mailhot, José, *Savoir écologique traditionnel*, Montréal, Great Whale Public Review Support Office, document d'information N° 4, 1993, 48 p. (Ce document existe aussi en anglais.)

Marcus, George E., et Michael M. J. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique: An Experimental Moment in the Human Sciences*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.

O'Neill, John D., *et al.*, «Political Considerations in Health-Related Participatory Research in Northern Canada», dans Noel Dyck et James B. Waldrum (dir.), *Anthropology, Public Policy and Native Peoples in Canada*, Montréal, McGill-Queen's Press, 1993, p. 215-232.

Roots, E. F., «Environmental Information - A Step to Knowledge and Understanding», *Environmental Monitoring and Assessment*, n° 20, 1992, p. 87-94.

Ryan, Joan, et Michael P. Robinson, «Implementing Participatory Action Research in the Canadian North: A Case Study of the Gwich'in Language and Culture Project», *Culture*, vol. 10, n° 2, 1990, p. 57-71.

Warry, Wayne, «Doing Unto Others: Applied Anthropology, Collaborative Research and Native Self-Determination», *Culture*, vol. 10, n° 1, 1990, p. 61-73.

Le Canada et la science polaire

Actes d'un congrès parrainé par
la Commission canadienne des affaires polaires

Yellowknife (T.N-O.)
du 17 au 19 mai 1994

Sous la direction de John Stager

décembre 1994

COMMISSION CANADIENNE DES AFFAIRES POLAIRES

Copyright © Commission canadienne des affaires polaires 1994

Imprimé au Canada

Données de catalogage avant publication (Canada)

Canada et la science polaire (1994 : Yellowknife, T.N-O.)

Le Canada et la science polaire : actes d'un congrès
parrainé par la Commission canadienne des affaires
polaires, Yellowknife (T.N-O.) du 17 au 19 mai 1994

Publ. aussi en anglais sous le titre: Canada and polar
science.

ISBN 0-662-80263-2

No. de cat. R103-1/1994F

1. Canada (Nord) -- Congrès.
2. Arctique -- Congrès.
- I. Stager, J. K.
- II. Commission canadienne des affaires polaires.
- III. Titre.

F1090.5C3214 1995

971.9

C95-980125-1

FC3956.C3214 1995